

TEMPERATURE

Du 25 mai 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 25 mai. — Indications pour la Louisiane — Temps généralement beau samedi et dimanche; vents frais généralement de l'est.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Fin de Siècle, suite, J. Gentil. La Médiante turque, conte inédit. Renouement. Cuisine gastronomique. Dans la Ceppe. Cousin Flip, monologue. Fustes et Canons. Mots d'élèves. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffron. L'Actualité, etc., etc.

Exposition Universelle de Paris.

Nous informons nos lecteurs qu'au intention d'aller visiter l'Exposition Universelle de Paris, qu'ils peuvent faire adresser leur correspondance chez nos correspondants à Paris, Mrs. Mayence, Favre & Cie, Directeurs du "COMPTOIR INTERNATIONAL DE PUBLICITE", 18, rue de la Grange-Batelière. Ces Messieurs se feront un devoir et un plaisir de remettre à leurs destinataires les lettres, journaux, etc. aussitôt après l'arrivée de chaque courrier.

A PROPOS — DU — RECENSEMENT.

Bien n'égale la curiosité inquiète de l'Américain à notre époque. Ebloui de ses progrès, qui ont été d'une rapidité fabuleuse, ne se rendant pas encore exactement compte — et en vérité, il n'en a pas eu le temps — des causes réelles de cette prospérité sans exemple dans l'histoire de l'humanité, il cherche partout à en découvrir les sources : il interroge les philosophes, les hommes d'Etat, les économistes. Il s'en prend tantôt aux institutions qu'il s'est données et qui ouvraient la porte à tous, sans distinction d'origine, de fortune, de talent; tantôt à son système gratuit d'enseignement, qui offrait à tous le moyen d'acquiescer les connaissances nécessaires pour devenir quelqu'un ou quelque chose dans le monde de la politique; tantôt à la diffusion de la propriété qui permettait à tous d'acquiescer un coin de ce sol qui constitue la patrie. Que de gens, aux yeux de qui l'idée de patrie se confond avec le morceau de terre qu'ils ont acquis à force d'économies, et qu'ils ont arrosé de leurs sueurs! Mais c'est surtout à la statistique que l'Américain a recours pour se rendre compte de ses origines et des causes de sa

M. CHAMBERLAIN

— ET LA — PAIX

grandeur actuelle. On sait combien il est assoiffé de nouveauté. Né d'hier lui-même, il lui semble qu'il n'y a rien de bon que ce qui est né d'hier comme lui. Or, la statistique est, en réalité, la plus nouvelle de toutes les sciences. Elle date à peine de 150 ans; elle a été fondée par un Allemand, le professeur Achenwal. Et puis, elle est claire, succinctor, et va vite en besogne, les trois qualités qu'il prise le plus. Pas de phrases chez elle, rien que des chiffres. Une addition basée sur des documents certains lui suffit pour résoudre le plus compliqué des problèmes sociaux.

C'est ce qui explique l'ardeur avec laquelle l'Américain s'est épris de la statistique et, par conséquent, des recensements qui ne sont que des tables, des séries de chiffres, exposant la situation d'un peuple, au point de vue de l'étendue de son territoire, de sa population, de son agriculture, de ses industries, de son commerce.

C'est un des tableaux, un de ces exposés qui se reproduisent tous les dix ans, que prépare en ce moment l'administration de Washington.

Ce qui frappe tout d'abord la curiosité, dans le recensement d'un Etat, c'est le chiffre de sa population relativement à son étendue, et le nombre des habitants qui possèdent une propriété foncière.

A ce point de vue, trois nations attirent particulièrement l'attention: la France, l'Angleterre, les Etats-Unis.

En France, après le recensement de 1890, il y avait 4,500,000 propriétaires fonciers. En Angleterre, qui n'est pas moins peuplée que la France, on n'en comptait, à la même époque, que 325,000.

Le spectacle que nous offre les Etats-Unis est tout autre. La population y est de 70 pour cent plus forte qu'en France, et on y compte un peu plus de 6,000,000 de propriétaires ou fermiers, possédant leurs fermes en toute propriété.

C'est beaucoup plus qu'en Angleterre qui est restée, depuis des siècles, sous le régime de la grande propriété, et un peu moins qu'en France qui vit, surtout depuis la grande révolution, sous celui de la petite propriété, où la propriété foncière est plus morcelée que partout ailleurs.

Ce résultat a peut-être lieu d'étonner quand on songe aux inestimables bienfaits de la loi du "homestead". Malheureusement, un parti qui est resté trop longtemps au pouvoir, après la guerre, a permis à la spéculation de détruire en partie les effets de cette loi. C'est ainsi que nous voyons grossir considérablement le nombre des fermiers tenanciers dans un pays où tout fermier devrait être propriétaire de la terre qu'il cultive.

Il y a une foule de problèmes importants sur lesquels le recensement actuel jettera sans doute de vives lumières. Mais il est bien certain que le pays a fait des bonds prodigieux, au double point de vue de l'instruction générale, qui a atteint un niveau extrêmement élevé, et de ses industries qui battent, à l'heure actuelle, presque toutes celles de la vieille Europe.

La population de couleur, elle-même, a fait d'étonnants progrès depuis 1880. Le nombre de ses illettrés, qui était alors de 70 pour cent, était tombé, en 1891, à 57 pour cent, et il faut nous attendre à la constatation d'un autre progrès aussi considérable, l'an prochain.

M. CHAMBERLAIN

M. Chamberlain est un terrible homme — ou plutôt il est l'enfant terrible du cabinet dont il est l'âme et le maître. Depuis quel que temps, il semblait passé au second plan. Le fracas des armes dans l'Afrique australe — encore qu'il eût le droit de s'en dire l'auteur et d'en revendiquer la responsabilité — noyait le bruit de ses discours et de ses menées.

Il y eut un moment — heure terrible, douloureuse, heure d'angoisse et de doute — où le pays, surpris, inquiet, scandalisé d'une série d'échecs, fut tenté de se retourner contre l'homme d'Etat fauteur de cette guerre et de lui demander compte d'une entreprise préméditée, engagée dans de telles conditions. Plus Methuen, Gatacre et Buller s'enlisaient dans la défaite, plus Kimberley, Ladysmith et Mafeking paraissaient menacés par les assiégeants boers, et plus l'homme au cœur léger, l'ex-radical, l'ex-partisan de la paix à tout prix, sentait peser sur lui la suspicion, bientôt suivie de la réprobation de ses concitoyens.

La route a tourné. Le maréchal Roberts, avec Kitchener pour son Molke, a tiré de l'écrasante supériorité numérique des forces anglaises tout le parti qu'il comportait, en refaisant sans cesse la manœuvre simple et sûre qui consiste à déborder l'ennemi de ses flancs de l'ennemi et à le tourner.

Du coup les actions du ministère en général, du secrétaire colonial en particulier, ont remonté de cent pour cent. Lord Roberts, après un long délai qui l'a employé à préparer une nouvelle base à Bloemfontein, a enfin repris sa marche en avant, exactement sur le modèle de ses premières opérations. Il a franchi le 2and après la Vei. Il se dispose à pousser jusqu'au Vaal. Peut-être son mouvement sera-t-il retardé par la répartition des Boers en force du côté de Thaba-Nchu. S'il est vrai que le président Steijn en personne s'est mis à la tête de commandos pour opérer dans cette région, cela démontre une fois de plus la persévérance, l'indomptable énergie des Boers — de l'Etat libre comme de la République sud-africaine — quand il s'agit de défendre leur indépendance. Au point de vue stratégique, il semble difficile en présence de la disproportion chaque jour plus grande entre les deux armées de se permettre des résultats décisifs ou permanents des plus beaux faits d'armes des Boers.

Peut-être cependant y a-t-il une hâte assez dangereuse à escamoter trop rapidement les succès de l'envahisseur, à devancer la marche de Roberts et à promulguer déjà — en vantant — les conditions que l'Angleterre entend imposer aux républicains vaincus. M. Chamberlain qui aime fort à se tailler d'amples et confortables habits — parfois aussi des vestes dans la peau des ours qu'il n'a pas encore tués, s'est donné le facile plaisir de dicter la paix au président Krüger.

Déjà l'opinion avait arraché au gouvernement quelques indices à cet égard. Nous sommes loin du jour où lord Salisbury proclamait solennellement que l'Angleterre, dans cette guerre, n'était guidée ni par la soif de l'or ni par la convoitise territoriale et qu'elle le poursuivait au monde. Depuis lors, sous la pression du parti impérialiste, grâce à l'espèce de chantage patriotique savamment organisé par le soi-disant parti anglo-saxon du Cap, grâce aux fumées enivrantes de la poudre, il a été peu à peu entendu que c'était fait de l'indépendance des républicains et que l'annexion s'imposerait.

M. Chamberlain fait un pas de plus. Il ne se contente pas d'an-

L'ENLEVEMENT

— DE —

Mme de MARTEL.

Nous avons, il y a une quinzaine de jours environ, parlé dans nos dépêches de cet enlèvement, qui a fait grand bruit à Paris. L'article ci-dessous, que nous empruntons à une feuille parisienne, vient confirmer tout ce qui a été raconté à ce sujet:

Voici, certes, un bien étrange histoire dont ne manquera point de s'emparer la chronique parisienne. La nuit dernière, vers 3 heures du matin, des gardiens de la paix étaient accostés, sur le pont de Bercy, par une femme paraissant très émue, ayant les vêtements en désordre et boitant légèrement.

— Où suis-je? leur demanda-t-elle. — Sur le pont de Bercy. — Ah! bien. M. Paulin Méry, député, habite 7, place d'Italie. Conduisez-moi chez lui. Je suis restée longtemps évanouie. J'éprouve le besoin de voir un visage ami. Je suis Mme la comtesse de Martel.

C'était en effet Mme de Martel, — Gyp en littérature, — qui errait ainsi au milieu de la nuit, dans ce quartier perdu.

Les agents avant d'obtempérer à son désir, la conduisirent au poste le plus proche, puis allèrent aviser M. Yendt, commissaire de police du quartier de la Salpêtrière, de la rencontre inattendue qu'ils venaient de faire.

Le magistrat se rendit aussitôt auprès de Mme de Martel, et voici, d'après le rapport qu'il adressa à la Préfecture de police, le singulier récit qu'elle lui fit, d'une voix encore tremblante d'émotion:

— Hier soir, vers 9 heures, je me rendais en fiacre à une réunion publique organisée rue d'Alsélie en faveur de la candidature de M. René Le Coq. Au coin de la rue d'Alsélie et de la rue de la Santé, ma voiture fut arrêtée par des travaux de voirie. A ce moment, un individu s'approcha et me demanda si j'étais bien Mme Gyp. Sur ma réponse affirmative, il me déclara que M. Barillier, le nouveau conseiller du quartier Quinquempois, m'attendait à quelques pas et qu'il avait une communication importante à me faire. Sans défiance, je mis pied à terre et je suivis l'inconnu. Nous fîmes ensemble une vingtaine de pas dans la rue d'Alsélie. Soudain, ma tête fut recouverte d'un sac en toile ou en drap. Je me sentis enlevée et portée dans une voiture de remise ou de maître, que j'avais vue stationner à quelque distance. J'entendis la portière se refermer sur moi. Puis la voiture s'éleva et partit au grand galop. Je ne sais où elle me conduisit, mais le trajet fut long. Oh! oui, très long!

Désastreux orage dans le Texas.

Dallas, Texas, 25 mai. — Un violent orage a éclaté la nuit dernière sur Mineral Wells. Les propriétés dans la région fermière ont beaucoup souffert. Le magasin de E. M. Ballard, à Mineral Wells, a été démolí par le vent. De Hallettsville, Texas, on annonce qu'un cyclone a causé la nuit dernière de grands dégâts dans le sud du comté de Lavaca. De nombreuses fermes ont été ravagées. Le collège de Mossy Grove a été démolí par le vent. On n'annonce pas d'accident de personne.

Région de l'ouest au moyen des Canacres.

Le Candy Canacres gracieux pour toujours de la localité. 19 oct. 25 oct. Si le C. C. C. fait, les pharmaciens vous rembourseront votre argent.

Mme de MARTEL.

Après avoir, comme elle en avait manifesté le désir, été conduite chez M. Paulin Méry, Mme de Martel était rentrée chez elle à 4 h. 10 du matin. Elle répéta son récit aux agents des brigades de recherches qui lui furent dépêchées, — en y apportant toutefois quelques variantes que l'on retrouvera sans doute aujourd'hui dans ses interviews.

Elle donna, en outre, un signallement approximatif des trois hommes. C'étaient des jeunes gens. L'un d'eux, dit-elle, portait de grandes moustaches brunes et était couvert d'un macfarlane. Ce n'était plus un seul de ces individus, mais tous les trois qui l'avaient attachée et l'avaient emmenée dans une petite rue, dont elle ne pouvait indiquer le nom, mais qui devait être le passage Reille. Ce n'était plus un individu s'approcha et me demanda si j'étais bien Mme Gyp. Sur ma réponse affirmative, il me déclara que M. Barillier, le nouveau conseiller du quartier Quinquempois, m'attendait à quelques pas et qu'il avait une communication importante à me faire. Sans défiance, je mis pied à terre et je suivis l'inconnu. Nous fîmes ensemble une vingtaine de pas dans la rue d'Alsélie. Soudain, ma tête fut recouverte d'un sac en toile ou en drap. Je me sentis enlevée et portée dans une voiture de remise ou de maître, que j'avais vue stationner à quelque distance. J'entendis la portière se refermer sur moi. Puis la voiture s'éleva et partit au grand galop. Je ne sais où elle me conduisit, mais le trajet fut long. Oh! oui, très long!

— Eh bien! on vous donnera à manger dans une heure. L'inconnu se tourna, sur ces entrefaites, vers ses acolytes: — Il n'y a pas de bougie ici. Allons en chercher. — C'est cela.

Et les trois hommes étaient sortis, fermant derrière eux la porte à double tour. C'est alors que Mme de Martel s'était évanouie, sous un beau clair de lune qui éclairait la pièce, après avoir vu les ravisseurs remonter dans leur voiture et s'éloigner.

— Pendant le trajet, il m'a semblé que la voiture tournait beaucoup, comme si l'on voulait me désorienter. Mes ravisseurs parlaient à voix basse. L'un d'eux dit, à certain instant, "qu'il fallait aller chercher la clé". Sur ce, la voiture s'arrêta et il en descendit pour revenir quelques minutes après.

Mme de Martel ajouta qu'en arrivant au château mystérieux, elle avait gravi trois marches, puis qu'on l'avait fait monter, non plus au premier, mais au second étage.

— Que me voulez-vous? avait-elle demandé en entrant dans la chambre qui lui était destinée. — Taisez-vous, lui avait-on répondu. Nous ne vous voulons pas de mal. Avez-vous fait? — Oui.

— Eh bien! on vous donnera à manger dans une heure. L'inconnu se tourna, sur ces entrefaites, vers ses acolytes: — Il n'y a pas de bougie ici. Allons en chercher. — C'est cela.

Et les trois hommes étaient sortis, fermant derrière eux la porte à double tour. C'est alors que Mme de Martel s'était évanouie, sous un beau clair de lune qui éclairait la pièce, après avoir vu les ravisseurs remonter dans leur voiture et s'éloigner.

— Pendant le trajet, il m'a semblé que la voiture tournait beaucoup, comme si l'on voulait me désorienter. Mes ravisseurs parlaient à voix basse. L'un d'eux dit, à certain instant, "qu'il fallait aller chercher la clé". Sur ce, la voiture s'arrêta et il en descendit pour revenir quelques minutes après.

Mme de Martel ajouta qu'en arrivant au château mystérieux, elle avait gravi trois marches, puis qu'on l'avait fait monter, non plus au premier, mais au second étage.

— Que me voulez-vous? avait-elle demandé en entrant dans la chambre qui lui était destinée. — Taisez-vous, lui avait-on répondu. Nous ne vous voulons pas de mal. Avez-vous fait? — Oui.

— Eh bien! on vous donnera à manger dans une heure. L'inconnu se tourna, sur ces entrefaites, vers ses acolytes: — Il n'y a pas de bougie ici. Allons en chercher. — C'est cela.

Et les trois hommes étaient sortis, fermant derrière eux la porte à double tour. C'est alors que Mme de Martel s'était évanouie, sous un beau clair de lune qui éclairait la pièce, après avoir vu les ravisseurs remonter dans leur voiture et s'éloigner.

— Pendant le trajet, il m'a semblé que la voiture tournait beaucoup, comme si l'on voulait me désorienter. Mes ravisseurs parlaient à voix basse. L'un d'eux dit, à certain instant, "qu'il fallait aller chercher la clé". Sur ce, la voiture s'arrêta et il en descendit pour revenir quelques minutes après.

Mme de Martel ajouta qu'en arrivant au château mystérieux, elle avait gravi trois marches, puis qu'on l'avait fait monter, non plus au premier, mais au second étage.

une rivière, et à quelque distance s'élevait un viaduc sur lequel passait une ligne de chemin de fer. Résolue à fuir, je défilai le lit. J'en jetai les matelas par la fenêtre, j'en fis, avec les draps, une longue corde dont j'attachai l'extrémité à la balustrade. Ensuite, je me hasardai dans le vide. La corde étant trop courte pour me conduire jusqu'au sol, je me laissai tomber sur les matelas. Dans ma chute, je me blessai la rotule et ma robe se déchira.

— Libre enfin, je traversai le parc, en courant le plus vite que je pus. J'escaladai la grille, puis je me lançai dans cette banlieue qui m'était inconnue, effolée, épouvantée, craignant à chaque instant d'être rejointe par mes ravisseurs.

— Enfin je me trouvai devant la barrière de Paris. J'étais franchis, continuant ma course éperdue, — et c'est ainsi que j'échouai sur le pont de Bercy où je m'arrêtai, n'en pouvant plus, à demi morte de fatigue. —

Ces déclarations extraordinaires de Mme de Martel furent transmises à la Préfecture de police dès la première heure. Le parquet en fut avisé et M. Bulot, procureur de la République, ordonna aussitôt l'ouverture d'une instruction.

Après avoir, comme elle en avait manifesté le désir, été conduite chez M. Paulin Méry, Mme de Martel était rentrée chez elle à 4 h. 10 du matin. Elle répéta son récit aux agents des brigades de recherches qui lui furent dépêchées, — en y apportant toutefois quelques variantes que l'on retrouvera sans doute aujourd'hui dans ses interviews.

Elle donna, en outre, un signallement approximatif des trois hommes. C'étaient des jeunes gens. L'un d'eux, dit-elle, portait de grandes moustaches brunes et était couvert d'un macfarlane. Ce n'était plus un seul de ces individus, mais tous les trois qui l'avaient attachée et l'avaient emmenée dans une petite rue, dont elle ne pouvait indiquer le nom, mais qui devait être le passage Reille. Ce n'était plus un individu s'approcha et me demanda si j'étais bien Mme Gyp. Sur ma réponse affirmative, il me déclara que M. Barillier, le nouveau conseiller du quartier Quinquempois, m'attendait à quelques pas et qu'il avait une communication importante à me faire. Sans défiance, je mis pied à terre et je suivis l'inconnu. Nous fîmes ensemble une vingtaine de pas dans la rue d'Alsélie. Soudain, ma tête fut recouverte d'un sac en toile ou en drap. Je me sentis enlevée et portée dans une voiture de remise ou de maître, que j'avais vue stationner à quelque distance. J'entendis la portière se refermer sur moi. Puis la voiture s'éleva et partit au grand galop. Je ne sais où elle me conduisit, mais le trajet fut long. Oh! oui, très long!

— Eh bien! on vous donnera à manger dans une heure. L'inconnu se tourna, sur ces entrefaites, vers ses acolytes: — Il n'y a pas de bougie ici. Allons en chercher. — C'est cela.

Et les trois hommes étaient sortis, fermant derrière eux la porte à double tour. C'est alors que Mme de Martel s'était évanouie, sous un beau clair de lune qui éclairait la pièce, après avoir vu les ravisseurs remonter dans leur voiture et s'éloigner.

— Pendant le trajet, il m'a semblé que la voiture tournait beaucoup, comme si l'on voulait me désorienter. Mes ravisseurs parlaient à voix basse. L'un d'eux dit, à certain instant, "qu'il fallait aller chercher la clé". Sur ce, la voiture s'arrêta et il en descendit pour revenir quelques minutes après.

Mme de Martel ajouta qu'en arrivant au château mystérieux, elle avait gravi trois marches, puis qu'on l'avait fait monter, non plus au premier, mais au second étage.

— Que me voulez-vous? avait-elle demandé en entrant dans la chambre qui lui était destinée. — Taisez-vous, lui avait-on répondu. Nous ne vous voulons pas de mal. Avez-vous fait? — Oui.

— Eh bien! on vous donnera à manger dans une heure. L'inconnu se tourna, sur ces entrefaites, vers ses acolytes: — Il n'y a pas de bougie ici. Allons en chercher. — C'est cela.

Et les trois hommes étaient sortis, fermant derrière eux la porte à double tour. C'est alors que Mme de Martel s'était évanouie, sous un beau clair de lune qui éclairait la pièce, après avoir vu les ravisseurs remonter dans leur voiture et s'éloigner.

— Pendant le trajet, il m'a semblé que la voiture tournait beaucoup, comme si l'on voulait me désorienter. Mes ravisseurs parlaient à voix basse. L'un d'eux dit, à certain instant, "qu'il fallait aller chercher la clé". Sur ce, la voiture s'arrêta et il en descendit pour revenir quelques minutes après.

Mme de Martel ajouta qu'en arrivant au château mystérieux, elle avait gravi trois marches, puis qu'on l'avait fait monter, non plus au premier, mais au second étage.

— Que me voulez-vous? avait-elle demandé en entrant dans la chambre qui lui était destinée. — Taisez-vous, lui avait-on répondu. Nous ne vous voulons pas de mal. Avez-vous fait? — Oui.

— Eh bien! on vous donnera à manger dans une heure. L'inconnu se tourna, sur ces entrefaites, vers ses acolytes: — Il n'y a pas de bougie ici. Allons en chercher. — C'est cela.

Et les trois hommes étaient sortis, fermant derrière eux la porte à double tour. C'est alors que Mme de Martel s'était évanouie, sous un beau clair de lune qui éclairait la pièce, après avoir vu les ravisseurs remonter dans leur voiture et s'éloigner.

Elle raconta encore que la première maison qu'elle rencontra sur sa route était tout blanche et que sur sa façade elle avait lu cette inscription: "Gendarmerie nationale." Elle n'avait osé frapper à la porte de cette maison, étant donné le pitoyable état dans lequel elle se trouvait, avec du sang sur sa robe de nuit (Mme de Martel a perdu, il y a quelque temps, son beau-père).

Lorsqu'elle arriva à la barrière, elle se rendit au bureau de l'octroi et conta son histoire. On se moqua d'elle, et on l'éconduisit, dit-elle. L'un des employés "lisait pourtant un de ses livres" et, par conséquent, devait la connaître!!!

Mme de Martel suppose qu'elle fut menée à Nogent sur Marne où, en effet, il y a un viaduc sur lequel passe le chemin de fer, et une rivière: la Marne. Mais les recherches opérées hier, dans cette commune et dans les environs, n'ont donné aucun résultat.

Il n'y a d'ailleurs nulle part, autour de Paris, de château situé à 500 mètres d'altitude. A la Préfecture de police, on estime que Mme de Martel a été, la nuit dernière, victime d'une hallucination.

Il a été impossible de retrouver le cocher de la voiture qu'elle aurait prise pour se rendre à la réunion organisée, rue d'Alsélie, par le Comité électoral de M. René Le Coq. On n'a pu retrouver non plus le gabelon qui, selon elle, lisait, la nuit dernière, un de ses ouvrages.

De notre côté, nous nous sommes livré à une petite enquête rue d'Alsélie et rue de la Santé. L'endroit où la voiture de Mme de Martel se serait arrêtée avant hier soir est un carrefour où viennent également aboutir les rues de Tolbiac, de la Glacière et l'avenue Reille.

Les boutiquiers établis à cet endroit: M. Boussard, marchand de tabac; M. Genschaert, marchand de vins; M. Renaud, boulanger, n'ont rien remarqué de suspect.

Un des clients habituels de M. Triadon, marchand de vins dont le débit est situé entre les rues de la Santé et de la Glacière, nous a déclaré qu'il avait passé toute la soirée, de huit à onze heures, à la terrasse de cet établissement. Il n'a vu stationner aucune voiture aux alentours.

Il n'en est pas moins certain que Mme de Martel errait, la nuit dernière, aux abords de l'entrepôt de Bercy la jambe contusionnée, le coude luxé et le visage marqué de plusieurs ecchymoses. Comment fut-elle blessée? D'où venait-elle, à pareille heure? L'enquête prescrite par M. Bulot a vainement cherché, jusqu'ici, à l'établir. Le mystère reste complet.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE.

La représentation des "Cloches de Corneville" — [The Chimes of Normandy] — est peut-être la plus réussie de toutes celles qui ont été données, depuis le commencement de la saison d'été, la troupe Olympia, au Parc.

Stimulée par le succès, les artistes ont voulu se surpasser, et ils y ont réussi; ils ont obtenu un énorme succès.

Miss Croix a été charmante dans son rôle de Serpolette et le rôle du marquis de Corneville est certainement un des meilleurs de M. Langlois.

M. West lui-même s'est fait applaudir à outrance dans le rôle de Gaspard, un des plus difficiles que nous connaissions dans le répertoire de l'opéra-comique.

Quant à l'orchestre Paoletti, il pourrait triomphalement la série

Et, il lui parla comme à un tout petit enfant. — Ma chère mignonne, tu ne sais pas combien je t'aime, à mon tour... doublement... Ma tendresse pour Lili, c'est sur toi qu'elle s'est concentrée... comme père, j'ai pour vous tous, certes, une égale affection, pourtant, c'est même étrange, vois-tu... quand tu n'es pas là, je te cherche... si tu es là, entre ta mère et tes frères, c'est à toi surtout que va mon regard... Ma petite fille... mon amour... mon sauveur...

— Ton sauveur, murmura-t-elle, sans écarter son visage de la large poitrine, dans laquelle elle sentait des battements tumultueux. — Oui... sans toi, ma vie, notre vie à ta mère et à moi, n'aurait plus de but... Tu es l'ange du foyer... l'ange qui soutient, qui console, qui fortifie. — Je vous aime tant, tous les deux.

Elle se dégagea lentement, lui mit ses mains aux épaules, leur regard s'enfonça l'un dans l'autre. — Papa? — Ma fille? — Veux-tu me parler à cœur ouvert? — A cœur ouvert?... Qu'ai-je besoin de l'ouvrir mon cœur? — Quel besoin?... Celui de te soulager... Je serais si heureuse... si heureuse d'être ta confidente...

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldaque.

TROISIEME PARTIE.

V

— Tu es ta connaissance... tu me vois?... Dis, me vois-tu? La prunelle redevient lucide,

la bouche parla encore. — Qui... je te vois... — Qui suis-je? — Marie-Thérèse. — Marie-Thérèse, ta fille... ta fille qui t'aime... O mon père! ta fille qui ne demande rien... qu'à mourir... pour nous tous... pour toi! Claude a-t-il bien saisi? Comprend-t-il, a-t-il déjà compris, que cet amour-là est sûr, quoiqu'il arrive... aussi sûr que l'amour de la prisonnière de Clermont?

De lui-même il se redresse; il va se relever et son buste s'échelle. De ses bras faibles, elle l'enferme; ses forces se décuplent, et elle le soutient quelques instants, assez pour que son énergie physique renaisse. — Dis, père, faut-il faire relever les domestiques... faut-il aller chercher le docteur? — Non, mon enfant, non! — Mais si c'était... le même mal qu'à Montpellier? — Ce n'est point le même mal... Là-bas, je suis resté des heures sans connaissance... l'émotion n'est pas aussi forte. — Quelle émotion?... Qu'as-tu donc eu?

M. Varagniez se dégagea de l'étreinte de sa fille sans répondre. En se tenant des deux mains à la pierre de l'âtre, il se mit sur ses genoux, puis se releva. Les objets paraissaient s'en

aller en un mouvement de rotation. Comme tout à l'heure, il étendit les bras. Elle fut là pour le soutenir. Ce ne fut du reste encore qu'un étourdissement. Non, le coup n'avait pas été aussi violent qu'à Montpellier. — J'ai ressenti une commotion... cela m'a porté au cerveau, c'est certain, balbutia-t-il, mais ce n'est point du tout pareil... Cette commotion, par quoi a-t-elle été produite? — Viens... allons dehors... il me faut de l'air... j'étouffe!

— Père, je t'en prie, laisse-moi appeler! Il criait, à lui faire mal; ses doigts sur le bras de sa fille. — Je te répète que ce n'est rien, je le sens bien... Cinq minutes dehors à la fraîcheur, et je suis remis... Je me fatigue peut-être un peu trop... J'ai beaucoup couru la campagne aujourd'hui... il a fait très chaud... viens, sortons.

Marie-Thérèse, sur laquelle il s'appuyait toujours, l'entraînait vers les trois marches. — Non, pas par là... ces chiens!... Du côté des pelouses... Elle le sentait frémir. Il sembla retrouver tout son ressort.

Et ce fut lui qui l'emmena du côté du vestibule. La leur blanche du dehors, frappant sur les hautes fenêtres

aux rideaux clairs, les guidait suffisamment. La jeune fille tira les verrous de la porte d'entrée, qui cria sur ses gonds. On n'attendait rien. Les murs de la vieille demeure, elle le savait, étouffaient tout. Ils descendirent le perron. — Allons jusqu'aux platanes, j'ai vu ta pauvre chérie!

— Oui, n'improvise-tu... pourtant, pas trop loin, si ce malaise me reprendrait. — Non, je sens la respiration revenir... le cœur bat normalement... c'est fini. — Tu es tombé, alors? — Ma foi! oui, tout bêtement. — Et tu ne t'es pas fait mal? — Je ne me sens de contusion nulle part.

— Enfin, dis-moi père... ce qui a déterminé cette commotion. — Je n'en sais rien, ma fille. — Tu es monté en même temps que nous te coucher... — Et puis, je suis redescendu... J'avais besoin d'air, je me sentais déjà pas très à l'aise. — Tu es allé dehors? — Je n'en ai pas eu le temps. Il mentait. Toujours le mensonge. Mais pourquoi ce soir mentait-il?

Qu'allait-il chercher vers le moulin? Une intense curiosité saisissait la jeune fille, la stimulait. — Je croyais que tu étais allé

faire faire un tour aux chiens. — Comment, tu... ah! attends... J'ai communié un peu perdu la mémoire. — Ce n'est pas drôle... rappelle-toi... à moins que cela ne te fatigue. — Non, non... encore une fois, je me sens bien... complètement remis.

— Par hasard, j'aurais ma fenêtre, j'aurais trop chaud dans ma chambre, je t'ai vu traverser la cour, Pif et Paf derrière toi... très vite, tu pourrais... — En effet... attends, j'y suis... Je me trouvais de plus en plus mal à l'aise, j'avais peur qu'il m'arrivât quelque chose dehors... Je n'ai pas eu le temps de gagner ma chambre. — Tu emmènes quelquefois, le soir, les chiens, alors? — Cela n'est arrivé à trois ou quatre reprises depuis que nous sommes ici... Il sont fous de joie et menacent de réveiller la maison, voilà l'inconvénient... Je les aime beaucoup, les braves bêtes.

Il ajouta en une sorte de ricanement nerveux, dont il n'avait certes pas conscience: — Je crois qu'en ce moment, j'ai un peu de la fièvre. — Tu es monté en même temps que nous te coucher... — Et puis, je suis redescendu... J'avais besoin d'air, je me sentais déjà pas très à l'aise. — Tu es allé dehors? — Je n'en ai pas eu le temps. Il mentait. Toujours le mensonge. Mais pourquoi ce soir mentait-il?

Qu'allait-il chercher vers le moulin? Une intense curiosité saisissait la jeune fille, la stimulait. — Je croyais que tu étais allé